



# Le ballon Blanc

*Badkonak-e sefid*  
de Jafar Panahi

## Fiche technique

Iran - 1995 - 1h25

Couleur

Réalisation, montage, décors :

**Jafar Panahi**

Scénario :

**Abbas Kiarostami** d'après  
une idée originale de **Jafar  
Panahi** et **Parviz Shabbazi**

Interprètes :

**Aïda Mohammadkhani**

(Razieh)

**Mohsen Kalifi**

(Ali)

**Fereshteh Sadr Orfani**

(la mère)

**Anna Bourkowska**

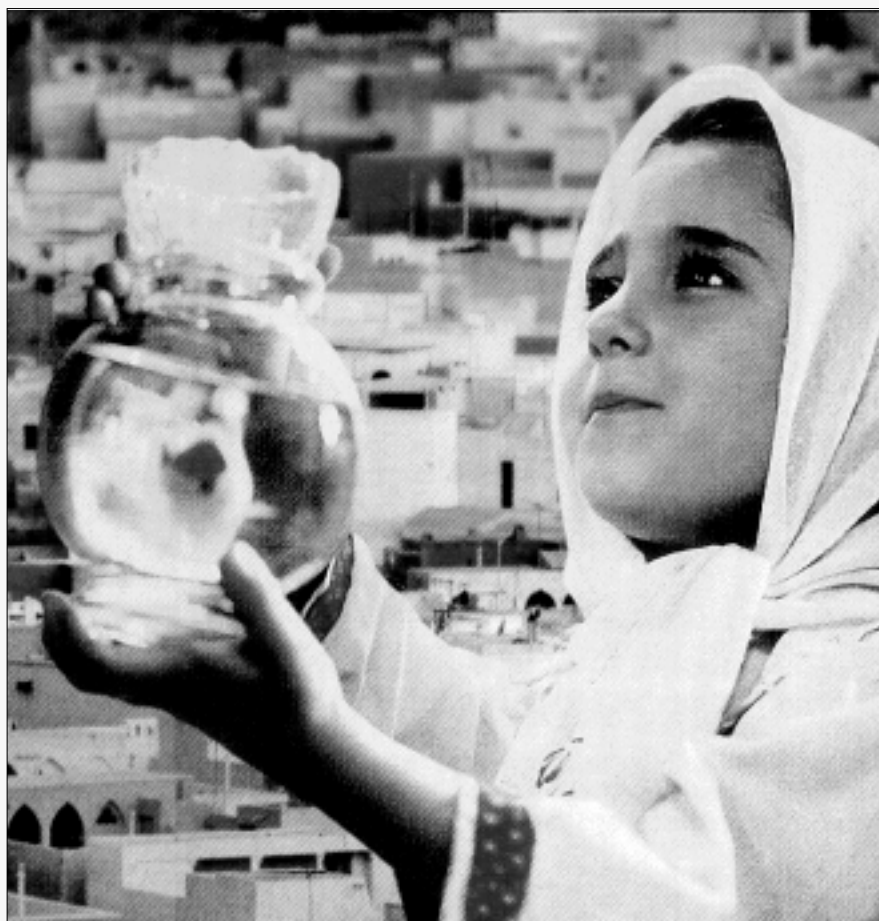
(la vieille dame)

**Mohammad Shahani**

(le soldat)

**Mohammad Bahktiari**

(le tailleur)



Aïda Mohammadkhani (Razieh)

## Résumé

Le 21 mars, premier jour du printemps, c'est la nouvelle année en Iran.

Razieh, âgée de 7 ans, rêve d'un poisson rouge pour les fêtes, comme il est d'usage. Avec l'aide de son frère, elle persuade sa mère de lui donner son dernier billet, et court vite l'acheter.

Dans les rues bondées de la grande ville, elle perd son argent. Mais sa quête lui permettra de faire de nouvelles rencontres, de découvrir un monde secret et de vivre des aventures surprenantes.

## Critique

Si le film s'inscrit dans la droite ligne de l'œuvre d'Abbas Kiarostami (qui en est le scénariste) dans sa dissection du réel à travers le regard d'un enfant, il ne faut pas l'entendre comme une facilité. Combien de disciples se sont de tout temps fourvoyés en tentant d'emprunter les voies de leur maître. Pour son premier long métrage Jafar Panahi réussit au contraire ce mélange délicat entre l'observation ironique et l'implication dans un drame ténu, mais aux conséquences dramatiques pour sa jeune héroïne.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Les rencontres et les péripéties forment la trame de ce joli film où les réalités sociales sont présentes mais comme diffusées par le prisme d'une innocence : des charmeurs de serpents, un tailleur râleur, un soldat en permission, un vendeur de ballons dessinent le portrait d'une société, de ses conflits de classes et de religion, de ses minorités. Le tout est aisément décryptable, sans aucun doute, pour les spectateurs familiers du pays en question et ce dès le superbe plan-séquence d'ouverture. Les autres se laisseront porter par le mini-suspense et l'humour parfois mordant de cette fable élégamment racontée qui remporta la Caméra d'or 1995.

Yann Tobin  
*Positif n°413 - Juillet 1995*

**Le ballon blanc** est un film prosaïque, linéaire, où les déambulations, les mouvements, les volte-face de l'héroïne, Razieh (Aïda Mohammadkhani), traduisent littéralement et physiquement ses envies, ses hésitations ses joies et ses désillusions. Une œuvre à la fois simple et directe, moins abstraite dans sa mise en scène que chez Kiarostami -auteur du scénario du **Ballon blanc** et dont le réalisateur Jafar Panahi fut l'assistant -, mais en même temps très proche de son cinéma par la complexité de ses quiproquos et l'enchevêtrement vertigineux des niveaux de communication entre les personnages.

Si le film a un air néo-néo-réaliste -une petite fille d'origine modeste erre seule dans les rues populaires de Téhéran et fait des rencontres-, il est en fait beaucoup plus «mental» qu'un quelconque **Voleur de bicyclette** : le microcosme de Razieh devient tout un univers. Il s'agit plus d'une vision kafkaïenne du monde observé par un enfant que de l'enregistrement sans artifice d'une simple tranche de vie. La preuve la plus criante en est que, loin d'être «objec-

tives», les images du film mentent, du moins par omission.

(...)Bien que le film se déroule en temps réel et suive le personnage pas à pas, jamais le cinéaste ne nous montre comment elle perd ce billet. Il nous trompe, comme Razieh est elle-même trompée par sa propre négligence : nous constatons simplement qu'elle met le billet dans le bocal qu'elle porte, et qu'à son arrivée chez le vendeur de poissons le billet a disparu... Donc, malgré un ton très naturel, nous ne sommes jamais tout à fait dans le réel, puisque nous le voyons à travers les yeux de la fillette. (C'est sans doute pour cela qu'on n'aperçoit jamais son père, entité symboliquement tyrannique ; on entend seulement sa voix, menaçante et lointaine, au début du film). C'est sous cet angle qu'il faut envisager l'intense travail dialectique qui est l'objet du film : discours d'un enfant dont les demandes et explications sont non seulement traitées avec condescendance et évasivement par les adultes, mais restent complètement étrangères à leur mode de pensée. Si ce film est un fascinant engrenage qui transforme une simple course dans un magasin en épopée, le personnage de la petite fille n'est pas pour autant un simple pion dans une démonstration mécanique sur les hiatus de la communication, mais un être humain et pensant à part entière. Si démonstration il y a, elle réside plutôt dans le fait que l'apprentissage des codes adultes par les enfants passe par une relativisation de leurs désirs et une violente répression de leur moi. La seule protection, très relative d'un enfant résiderait donc dans son innocence (qui intègre en même temps une grande part de manipulation jouant justement sur cette innocence). **Le ballon blanc** est en définitive une réflexion passionnante et très élaborée sur le langage et la transaction.

Vincent Ostria  
*Cahiers du cinéma n°497 - déc.95*

Porté par la vogue du cinéma iranien, **Le ballon blanc** retient d'autant plus l'attention qu'il repose sur un scénario signé Abbas Kiarostami. Le jury de la Caméra d'or au dernier festival de Cannes ne s'y est pas trompé, il couronna le film dans une section qui ne manquait pas d'œuvres de qualité.

A la manière de son illustre collègue dont il fut l'assistant pour **Au travers des oliviers**, Jafar Panahi développe un cinéma minimaliste dont l'intrigue repose sur l'observation de la réalité quotidienne la plus modeste. L'histoire du billet perdu par deux enfants dans le soupirail d'une cave et qui sera, après de multiples tentatives, récupéré a les vertus de certaines intrigues néo-réalistes qui prenaient pour objet les menus faits de l'existence, pour autant que ceux-ci aient une valeur emblématique et pas seulement anecdotique. Situé à Téhéran dans un quartier populaire, avec ses ruelles et ses logements qui s'ouvrent sur des cours intérieures, le film donne la vedette à une petite fille d'autant plus attachante qu'elle est sans grâce : elle n'existe à l'écran que par la volonté du metteur en scène d'en faire la protagoniste d'une histoire dans laquelle les enfants affirment leur indépendance d'esprit face à l'autorité des adultes. Avec son récit aux infimes rebondissements, Panahi semble à certains moments tenté par la comédie de mœurs : par exemple, le personnage du vieux tailleur qui dit ne pouvoir intervenir que sur la coupe des chemises, non sur les dimensions du cou ou du visage de ses clients. Mais cet aspect des choses est une fausse piste, le cinéaste tient la barre avec fermeté : l'essentiel est dans l'observation de la petite fille et de ses réactions obstinées ou capricieuses face aux adultes qui l'entourent. L'environnement n'est jamais folklorique ; même la merveilleuse séquence des charmeurs de serpents se résout dans une humanité souriante : le der- viche avoue que le reptile au poison mortel qui terrorisait l'enfant est en réa-

lité un animal inoffensif auquel on a ôté les crocs. Scandé par la voix off d'une radio qui compte les heures avant l'arrivée de la nouvelle année -le 21 mars, premier jour du printemps- et qui exprime l'euphorie ou l'agitation qui gagne tout le monde (à l'image d'un 31 décembre occidental), le film s'organise autour des rencontres successives face au soupirail du billet perdu : le tailleur de chemise qui tient la boutique mitoyenne ; le soldat qui, en attendant de retourner à la caserne, a une heure à perdre ; surtout, le vendeur de ballons afghan étranger de cette société- qui aide les enfants à récupérer le billet et qui, avec son dernier ballon (le ballon blanc du titre), demeure seul devant le magasin fermé, alors que tous les autres partent fêter le Nouvel An. L'image fixe, au finale, insiste sur la solitude de celui qui n'est pas intégré, le réfugié venu d'un autre pays...

**Le ballon blanc**, avec ses différents personnages qui, comme l'écrit Yann Tobin (Positif n° 413-414, p. 80), «dessinent le portrait d'une société, de ses conflits de classe et de religion, de ses minorités», a le charme et la force discrète d'un regard innocent qui cherche à suggérer plus qu'à montrer, en partant du postulat que les faits les plus minces prennent du sens lorsqu'on sait les regarder. Le tumulte qui accompagne l'étonnant plan-séquence d'ouverture, avec la mère qui se fraie un chemin dans le tohu-bohu de la rue, installe le contexte : la suite vient d'elle-même, dans cette angoisse de l'enfant qui perd l'argent du repas de fête pour satisfaire un caprice. La «tragédie» de l'aveu impossible sert de révélateur, et catalyse l'attention autour de tous les événements qui s'enchaînent en autant de saynètes. Sous ses allures de chronique, **Le ballon blanc** est en fait une œuvre à la structure sans faille.

Jean A. Gili  
Positif n°418 - Déc. 1995

## Entretien avec le réalisateur

*Comment vous est venue l'idée de faire **Le ballon blanc** ?*

J'avais un projet en tête pour un court métrage. Pendant le tournage de **Au travers des oliviers** Abbas et moi faisons beaucoup de trajets en voiture durant lesquels il aimait raconter des histoires. Un jour j'ai décidé de lui raconter mon histoire. Il l'a aimée et comme il m'avait déjà encouragé à faire des films, il m'a apporté son soutien en confirmant à mon producteur que j'avais des capacités pour le réaliser. De plus il s'est engagé à écrire le scénario.

*Comment Abbas Kiarostami a écrit le scénario de votre film étant donné qu'il n'écrit pas les siens ?*

Il ne l'a pas écrit physiquement c'est vrai. Lors de nos trajets en voiture, il racontait l'histoire, que j'enregistrais. Je l'écrivais et il la vérifiait ensuite. On s'y prend exactement de la même manière pour le scénario de son prochain film. De toute façon sur son tournage Abbas ne regarde pas son scénario. Il ne le regarde vraiment jamais ! C'est un conteur d'histoires. Il aime à la fois raconter et observer les réactions que son histoire provoque sur ceux qui l'écotent.



*Et vous, est-ce que vous vous êtes servi du scénario pendant le tournage ?*

Oui moi je regardais mon scénario ! Mais je peux vous dire que ce genre de film

n'accepte pas de découpage précis. Chaque scène impose son découpage au moment du tournage. On est extrêmement vigilant pour tout capter mais en même temps on laisse la place au hasard et on se laisse guider par son cœur, sa conviction intérieure. Il y a toujours quelques petits changements liés aux lieux de tournage, aux acteurs, quelques améliorations de dernière minute, mais j'ai principalement tourné le scénario.

*Y a-t-il des personnages que vous n'aimez pas ?*

Il y a un personnage que j'aime tout particulièrement, c'est le vendeur de ballons afghan qui est le personnage le plus étrange. Au départ, j'avais pensé à un adulte. Mais ce garçon a pris la place de l'adulte et il rend possible et crédible la dispute et la réconciliation avec les enfants. Quand le film se termine, on reste avec lui et sa solitude, le jour de l'an car c'est un étranger, un réfugié afghan et il est seul dans la ville.

Il donne même le titre au film. Initialement le film s'appelait «Bonne Année». Il est vrai que le premier ballon est bleu, le poisson que la jeune fille choisit est blanc, mais il faut attendre la fin du film pour voir le ballon blanc.

J'aime tous mes personnages... même le père absent et râleur, je l'aime bien parce qu'il a sa place.

Sinon, il y a peut-être un figurant qui me dérange dans la scène du marché du début ; il regarde la caméra un instant, le temps de quelques photogrammes.

Dossier distributeur

## Le réalisateur



Né le 11 Juillet 1960 à Mianeh, en Iran, Jafar Panahi est diplômé du Collège of Cinema and Television de Téhéran, section réalisation.

Il signe plusieurs court métrages, documentaires et fictions pour la télévision iranienne, et travaille comme assistant à la réalisation sur **Le poisson** de Kambusia Partovi et **Au travers des oliviers** d'Abbas Kiarostami.

**Le ballon blanc** est son premier long métrage.

## Filmographie

<b>Les têtes blessées</b> (documentaire)	1988
<b>Deuxième regard</b> (documentaire)	1989
<b>Kish</b> (documentaire)	1991
<b>Dernière épreuve</b> (court métrage de fiction)	1992
<b>L'ami</b> (court métrage de fiction)	
<b>Le ballon blanc</b>	1995